

DEVENIR FEMME : UNE RENCONTRE ENTRE UNE MÈRE ET UNE FILLE

Marie-Thérèse Santini
Psychanalyste
Marseille, France

Résumé :

Le passage à l'adolescence, et à l'âge dit adulte est une transgression. C'est une interruption dans la tradition familiale, et cela suscite : « le désir d'être un autre ». Crise identitaire donc, qui lie « le devenir individuel et le lien social ».

Le désir d'être un autre pose bien sûr la question du destin. Destins d'individus, dont le projet est avant tout d'être, vrai, s'approprier ce nouveau corps, se précipiter dans être mère ou père, bousculant ce temps où l'on se découvre homme ou femme, goûter à toutes les jouissances, et rompre avec ceux qui nous entourent, pour devenir un héros ailleurs...

Mots clés : adolescence, désir, autre, corps, lien social.

ملخص:

يعتبر الانتقال إلى المراهقة وما يسمى بسن الرشد تعدياً. فهو قطيعة مع تقاليد العائلة مما يستحث الرغبة في "أن نكون آخر". هي إذن أزمة هوية، تربط "المصير الفردي بالرابط الاجتماعي".

تطرح الرغبة في "أن نكون آخراً" مسألة المصير، مصائر الأفراد، والذي مشروعه قبل كل شيء هو الكينونة، أن نكون حقيقيين، امتلاك هذا الجسم الجديد، نتسارع لنكون أما أو أباً، نتدافع مع الزمن أين نكتشف ذاتنا رجلاً أم امرأة، نتذوق كل الملذات، نحدث القطيعة مع من يحيطون بنا كي نصير أبطالا في مكان آخر...

الكلمات المفتاحية: المراهقة، الرغبة، آخر، جسد، الرابط الاجتماعي.

« Là où le danger croît, croît aussi ce qui sauve. »

Hölderlin

« Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication ;

Même s'il nie l'évidence, il affirme que la parole constitue la vérité ;

Même s'il est destiné à tromper, il spéculé sur la foi dans le témoignage. »

J.Lacan (1966)

Le passage à l'adolescence et à l'âge dit adulte est une transgression. C'est une interruption dans la tradition familiale, et cela suscite : « le désir d'être une autre, pour échapper au désespoir où l'on veut être soi », d'après une formule de Kierkegaard (2006).

Crise identitaire donc, qui lie « le devenir individuel sexué et le lien social ». Et nous dit Philippe Lacadée (2006), « le sujet est exilé de son corps d'enfant et des mots de son enfance, sans pouvoir dire ce qui lui arrive ». Il est alors poussé à inventer à sa façon les mots pour le dire, car sa prise de parole vient de décompléter la langue. Il ne trouve plus dans les parents, ou les institutions sociales cet Autre solide, qu'il imaginait tout puissant, ayant réponse à tout. Leur savoir est mis en doute, ils ne sont plus que les maillons de la chaîne des générations.

Son projet est avant tout d'être, d'être vrai, de s'approprier ce corps devenu étranger de par ce qu'il pressent de jouissance, d'arriver à « l'affirmation que c'est le même qui pense et qui est, mais c'est pour se trouver irrémédiablement divisé entre son désir et son idéal » (Dictionnaire de la Psychanalyse, 1995).

Ce remaniement important est un moment où l'inscription symbolique qui marquait l'issue de l'œdipe et du complexe de castration, c'est-à-dire cette opération qui limite et ordonne le désir du sujet – ce n'est bien sûr pas de mutilation réelle qu'il s'agit-, c'est un moment donc où l'inscription symbolique va entrer dans la tourmente et soit :

- Se trouver validée, en quelque sorte tenir bon, être authentifiée au champ de l'Autre, et venir permettre à l'imaginaire de s'approprier ce corps, en créant ce point d'idéal du moi, au-delà du miroir, d'où le sujet peut se voir un et différent de l'autre. Là

est attendu « un être responsable de l'authenticité de sa présence, un être sachant y faire ce qui de sa jouissance n'est pas symbolisable, et qui démontre comment lui, a su s'en débrouiller » (Lacadée, 2006).

- Soit révéler les défauts de structuration, et la déroute que va subir un idéal du moi en proie à une image qui devient mortifère. Et alors c'est à la destruction, ou à la fuite dans l'utopie qu'on assiste.

Cette crise identitaire de l'adolescence, c'est moins « une crise unique, qu'une crise exemplaire » comme propose J.J. Rassial (1996), c'est une crise qui peut se répéter, ce que nous pouvons constater dans notre monde actuel secoué de toutes parts par des « crises identitaires », religieuses, politiques, ethniques, etc... Et nous fait saisir, comme le propose le psychanalyste Serge Lesourd (2009) « que si dans l'adolescence, il s'agit pour un sujet particulier, de la découverte d'un signifiant qui lui soit propre et qui le représente dans le social ».

- La jeunesse, elle, est l'expression collective de ceux qui vivent ce temps particulier du sujet. La jeunesse d'ailleurs n'apparaît que dans des temps sociaux particuliers lorsque les adolescents s'inscrivent dans une société adulte en mutation.

Dans ce monde où nous vivons, rappelons-nous ce que Freud considérait comme la tâche la plus importante de toute civilisation : « celle de créer ou de favoriser des liens sociaux de solidarité entre individus ». Favoriser la rencontre.

Qu'est-ce qui m'adonné envie d'aller à sa rencontre ?

C'est, je dois le dire, d'abord la lecture de cet émouvant livre de Boualem Sansal Harraga (2005), et ce qu'il dit au lecteur : « Cette histoire serait des plus belles, si elle était seulement le fruit de l'imagination ... mais elle est véridique, d'un bout à l'autre... Le lecteur la lira comme il lui plaira, peut-être des deux manières, puisqu'aussi bien les gens du livre ne savent jamais distinguer le réel et l'imaginaire ».

L'origine n'est que fiction. Alors je l'ai lu avec ma sensibilité psychanalytique, comme un récit de vie.

- Qu'est-ce que devenir femme, se séparer de sa mère, assumer son destin sexué, comment pour la fille « faire le deuil de l'objet qu'elle a été ou voulu être pour sa mère, s'il n'y a pas une première fausse fusion, aliénation qui a existé ? Si elle n'a

pas été un objet précieux ou détesté pour sa mère ? » (Hopen, 2002). L'aliénation et la séparation étant des opérations où se réalise le sujet dans sa dépendance signifiante au lieu de l'Autre.

- Et puis ce que cette histoire est venue réveiller, c'est le retour du refoulé : je suis née en Algérie où j'ai vécu 17 ans, en quelque sorte une adolescence algérienne. Et l'on sait bien en psychanalyse que lorsqu'on parle de l'autre c'est de soi que l'on parle.

Harraga ce mot a tout de suite évoqué pour moi l'errance. Dans mon dictionnaire (Robert), ce mot qui vient du latin, *iterare*, voyager, signifie :

- Etre en marche, aller,
- Aller de -ci de-là, être égarer, perdu, rôder,
- Ou flotter, passer, passage de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte, ce temps « d'incertitude identificatoire » (Lacadée, 2006), un temps de séparation d'avec le temps de l'enfance, l'adolescent peut en souffrir, ce qui peut l'entraîner à flotter pendant assez longtemps, car l'éveil qu'implique l'adolescence, « ce symptôme de la puberté » peut se rendormir, repoussant à une autre rencontre possible le réveil à nouveau, et la remise en marche du processus psychique arrêté.

Il me manque hélas, tout ce que ce mot Harraga peut désigner en arabe.

Ce nouvel éveil, après un long temps d'endormissement des pulsions, c'est ce qui va arriver à Lamia, le sujet de cette histoire.

L'histoire se passe à Alger

J'ai fait de nombreuses citations extraites du livre, parce que lorsque l'on parle d'un sujet, il y a :

Ce qui est écrit depuis toujours d'un universel de la structure humaine du langage, l'entrée dans le langage, signant la mise en exil de l'origine où se trouve précipité l'enfant dans l'abandon à jamais du corps maternel, terre natale.

Et ce qui est à écrire, à inventer, à découvrir, ce que chaque histoire, et chaque culture va constituer de particulier. « Un mode de faire coupure qui prend corps et qui se transmet dans les mythes, récits, histoires, rituels, fêtes et cérémonies...offrant au sujet un certain nombre de repères symboliques » (Lemérier, 1996).

Revenons au récit :

«Ce texte est l'histoire de Lamia. Poussée par la vie, dans la plus profonde des solitudes, elle se meurt comme le grain de blé mis en terre et un jour d'été miraculeux éclôt en elle la chose la plus réelle et la plus imaginaire, l'amour » (Sansal, p.11) Nous dit l'auteur.

Elle va raconter son histoire en quatre actes, plus un épilogue.

L'acte I s'intitule : « Bonjour Oiseau ». Quelques vers :

« Alors que ma vie se vidait
Que le sable coulait entre mes doigts
Que le silence avait engourdi mon âme
Pour longtemps
Un oiseau s'est posé sur mon épaule... »

Lamia prend la parole.

Je l'ai lu, cet oiseau, comme la métaphore de ce qui va faire division dans Lamia, sous la forme de la rencontre, et l'affrontement entre deux femmes.

-L'une, c'est Lamia, sans âge, de bonne éducation. « La bonne éducation est un handicap. On a tous l'air d'un albatros tombé du ciel dans un panier de bachi-bouzouks. » Dit-elle.

C'est une jeune femme qui va être envahie par l'arrivée impromptue d'une jeune fille pleine de vie, inconnue, sans projet, qui lui demande l'hospitalité.

Et Lamia prend conscience de s'être endormie dans ses habitudes et sa solitude, elle est ravie de la présence de celle qu'elle appelle « la petite souillon » et en même temps folle de rage devant son sans gêne.

- L'autre : l'oiseau, elle frappe à la porte un soir, ce qui inquiète Lamia, mais c'est ainsi, on ouvre lorsque quelqu'un frappe à la porte. Se tient devant elle une jeune fille inconnue, rigolote, qui dit, « c'est moi ». Elle apparaît à Lamia, comme une fofolle, vêtue à « la star-ac », l'œil noir blanc et vif, qui barbote dans une mare de Rimmel entourée d'une bonne étendue de verdure. Son parfum n'a rien à envier au nuage de Tchernobyl. Bref, un scandale ambulant, ou une star, au choix, possédant un fourre-tout qui traîne à ses pieds, comme la peau d'un serpent remis à neuf (un misérable semblant de phallus). Et pour couronner le tout, enceinte de plusieurs mois, le nombril à l'air. « Je suis Chérifa ! »

Elle affiche à la fois, malgré son jeune âge, une mascarade toute féminine et ce qui lui donne un certain pouvoir, son petit ventre rond.

Chérifa apparaît comme la femme toute (sans gêne) qui exhibe une sexualité apparemment sereine. Ce sera le coup de tonnerre qui va réveiller Lamia. Confrontation brutale à sa propre image dans le miroir : « C'est moi », qui moi ? ».

On apprendra par la suite que Chérifa est envoyée par Sofiane, un ami qu'elle a rencontré à Oran, alors qu'elle était en fugue, et qui lui, s'apprêtait à brûler la route. Sofiane est le jeune frère de Lamia dont elle n'a plus de nouvelles depuis longtemps.

« Ce jour, un jour de platitude comme les autres, et de doutes lancinants, je ne pouvais pas deviner quels règlements m'attendaient avant peu....La présence de cette fille sera un coup de Labé qui ébranlera mes défenses au plus profond de mon être...Une autre vie venait de se greffer sur la mienne, elle allait la dévorer de l'intérieur, la phagocyter, la détourner de sa route. Jusqu'à quel point Mon Dieu, notre vie nous appartient-elle en propre » (p.14).

Lamia découvre que nous ne sommes pas maîtres de notre inconscient, de ce qui était là, et qu'on ne savait qui était là, et qui surgit quand on ne s'y attend pas.

Voilà Lamia confrontée à un bouleversement étrange et dangereux qui va l'amener tout au long de l'histoire à assumer cette douloureuse division, qu'elle avait refoulée depuis si longtemps :

- son être femme avec le manque et l'amour qui vont s'y dévoiler,
- son inscription symbolique, qui apparaîtra dans son acceptation de devenir mère à son tour. Et dans l'écriture poétique qui va scanner son récit qui se déroule comme une prise de conscience progressive, au fur et à mesure d'une levée du refoulement.

Ce qui va se jouer dans cette relation Lamia /Chérifa, mère /fille ? Les deux faces d'une même adolescente, c'est en tout cas comme cela que j'ai eu envie de l'interpréter, et où je vous invite à l'entendre. C'est un procès inconscient, c'est-à-dire qu'il est organisé par le fantasme, ce qui fait lien et séparation entre le sujet et son objet (\$<>a), cette fiction où chacune va venir en quelque sorte alternativement s'investir dans l'une, puis dans l'autre terme du fantasme, tantôt en position d'objet, tantôt en situation de sujet.

Une relation faite de haine et d'amour mêlés va s'installer entre les deux femmes ; mi-complicité, mi-incompréhension : « faute de pouvoir lui parler, dit Lamia, je l'ai torturée. » Elle veut tout savoir sur elle,

comme un droit qui va de soi vis-à-vis de jeunes qu'on a sous son toit. Elle va la harceler de questions : « Alors que j'attendais toute la vérité, elle s'est mise à chialer...puis crac, s'est levée d'un bond et est sortie en claquant la porte».

Lamia a alors le cœur brisé d'avoir été si cruelle et se met à pleurer comme une fontaine. Chérifa reviendra à minuit, sans un regard pour Lamia qui recommence à la détester : « La prochaine fois, je la tuerai... On a droit au respect chez soi ».

Par petites touches Lamia va se rappeler ce qu'était sa vie jusqu'à ce jour, « son errance dans la solitude, ce doux retranchement en soi dans ma vieille demeure deux fois centenaires, chargée d'histoire », qui a été habitée par une succession d'hommes importants et très divers, pères symboliques de cette maison,, avant l'arrivée de ses parents venus de haute Kabylie au lendemain de l'indépendance. L'un d'eux, médecin, y laissa ses livres de médecine, qui passionnèrent l'enfant Lamia, elle devient pédiatre. Cette errance dans le flou de ses années d'enfance s'interrompait parfois, « la réalité est une escale dans le voyage », « une vie simple est quelque part très compliquée », « il y a l'impondérable, et tout ce qui remue à l'arrière- plan ». C'est cet arrière-plan qui commence à refaire surface. (p.16).

Il y a ceux qui vont tenir lieu de pères réels pour elle : tonton Hocine, le voisin de l'impasse, un ami de son père, qui l'aide dès qu'elle a un problème, et la met en garde contre les dangers de ce monde.

On la dit folle de vivre seule, sans homme, ce qui ne lui donne pas vraiment droit à l'existence, elle est critiquée par les femmes « dotées en mari, dit-elle, en fruits et légitimes du ventre, et fortes du droit acquis de dire le bien et le mal ».

Elle est pour tous ces gens une énigme. On la dit folle, parce qu'en dehors du rôle qui est assigné aux filles, devenir l'objet de jouissance d'un homme, se marier et faire des enfants, ce qui fait trait identificatoire reconnu et lien social, y a-t-il une autre position possible pour une femme. Elle finit par douter de la validité même de sa parole. « Fou ne veut pas dire malsain, vivre seule n'est pas un crime, n'est pas un luxe pour débauchée ». « J'étais une étrangère chez moi ». Sa position fait émerger pour elle, et les autres : « Que veut une femme ? »

La mémoire de son enfance continue à remonter à la surface.

Un personnage important de ses rêveries émerge celui qu'elle ap-

pelle Barbe Bleue : « je ne sais pas s'il existe vraiment. C'est une ombre qui se dessine à contre-jour derrière les persiennes de la maison d'en face...restée vide depuis le départ plutôt mystérieux de son propriétaire, un français, un original dans les années 60. De cette époque, elle avait enregistré dans sa juvénile mémoire, l'image d'une ombre d'homme qui allait et venait pas plus pas plus bêtement que n'importe quelle ombre d'homme ». Elle regardait souvent vers la fenêtre, quand il lui arrivait quoi que ce soit, elle trouvait là « appui d'un cadre où s'orienter, comme si cette ombre d'homme comprenait ce qu'elle vivait, père imaginaire à qui, à l'abri du fantasme, elle pouvait adresser sa « secrète et mélancolique sensibilité sans objet » (Musil) et la préserver de « chuter de la scène du monde ». De là-bas, elle pouvait se voir aimable et souvent il lui semblait que l'ombre était bienveillante ou réprobatrice.

Et puis des décès se succèdent. « Le vide m'est tombé dessus comme une pierre tombale sur un mort ». Toute l'évolution qui l'amenait plus ou moins tranquillement, à trouver sa place de femme s'arrête, dans le vide, la solitude. Rien à quoi se raccrocher. Son enfermement est favorisé par des conditions sociales dégradées ne permettant plus la prise en compte des sujets écrasés dans une paranoïa ambiante.

Et puis Chérifa est arrivée et c'est tout le procès de l'aliénation au désir de l'Autre qui est ébranlé. Chérifa désire ailleurs, elle n'hésite pas à partir un, voire quelques jours, pour qui ? Vers quoi ? Et Lamia qui aimerait être celle qu'on écoute, dont on accepte l'autorité et la gentillesse, se retrouve plus souvent en place d'objet abandonné sans explications.

« -Tata Lamia, tu me donnes un peu d'argent ?

- Et quoi encore ? t'as dormi, t'as mangé, t'as rigolé...bon, voilà cent dinars...inutile de me remercier.

- C'est tout...cent balles ! je fais quoi avec ?etc.... »

Et Chérifa part faire un tour. Lorsqu'elle est trop angoissée par sa relation avec Chérifa, parce que la fusion souhaitée ne se fait pas ou mal, elle va aussi parler à Mourad, autre substitut de père réel, un collègue médecin qui est aussi un ami ; il lui fait remarquer alors : « tu l'aimes cette petite ? Pourquoi tu l'as chassée alors ? Enfin bon, une femme c'est jamais clair ou alors il y a anguille sous roche ». On ne peut pas être plus freudien. Une femme qui ne se soutient pas toute d'une position phallique a toujours quelque chose d'égaré.

Cette relation conflictuelle qui s'établit entre les deux femmes,

faite d'amour et de rejet à l'égard de la mère, c'est me semble t-il une tentative pour décoller son désir du lieu où il est primitivement assujéti. ce premier Autre, cette mère toute primitive. Et ce qu'une fille reproche à cette mère, ce n'est peut-être pas tant de ne pas l'avoir faite garçon, c'est surtout «de ne pas l'avoir faite tout à fait femme ». «Car l'identification sexuée d'une femme est fragile, se situant entre un manque et une pure absence ».

- Manque par rapport au phallus (ce signifiant qui identifie l'homme) puisque c'est à partir de son manque qu'on la dit femme.
- Mais aussi absence de ce qui pourrait l'identifier comme femme au-delà du phallus, puisqu'il n'y a pas dans l'Autre de la langue le signifiant de la femme. (Anecdote).

Comme s'il n'y avait pas d'identité proprement féminine, parce que pas de trait identitaire (Pouget-Dompmartin, 2002). Chaque fois que se produit un heurt, une incompréhension, un ratage avec Chérifa, cet être de chair qui arbore sa jouissance, elle est ramenée vers des souvenirs de sa vie passée, qui commencent à se mettre en ordre, à prendre sens. Et même, elle va découvrir dans sa propre maison, qui prend consistance de corps, de corps maternel, en faisant le ménage, un petit couloir et au bout, une pièce qu'elle ne connaissait pas.

« Cachette secrète [...] elle s'attend même à y voir un squelette », ne s'agit-il pas de la découverte enfin, de son sexe, dans son corps de femme ? Cette maison qu'elle commence à habiter pleinement, ce lieu, ce sexe qui était frappé d'un interdit dont elle avait refoulé l'existence.

Si vous connaissez ce conte de Perrault : Barbe Bleue, vous savez que l'héroïne avait interdiction d'aller dans une certaine pièce du château dont elle avait la clé, où elle découvrit les corps sanglants des femmes de Barbe Bleue : l'insoutenable confrontation au réel du corps féminin. Les jours passent, les fugues de Chérifa sont de plus en plus fréquentes et longues. Lamia, soit furieuse la jette dehors et après se désespère en attendant son retour.

- t'aurais pu donner signe de vie !
- mais tata tu m'as dit de plus revenir !
- j'ai dit, j'ai dit... (p.102).

Il y aura un temps de répit, Chérifa va faire des confidences à Lamia, histoire classique d'un séducteur qui l'a laissée tomber. Lamia

se reconnaît dans cette histoire qui lui est arrivée dans sa période adolescente, le bébé en moins. Elle se rappelle alors ne pas avoir pu en parler, et avoir commencé à se replier dans la solitude, dans l'effacement de soi. A l'inverse de Chérifa, elle s'était rendue transparente de l'Autre, après ce premier heurt avec la sexualité qu'il fallait tenir secret.

Elle compare souvent Chérifa à Louiza cette amie, ce double, qu'on a marié très jeune à un homme devenu homme et qui est enfermé dans une banlieue lointaine, limitée à faire des enfants. En parallèle se poursuit la recherche et l'attente de Sofiane, avec l'impression que les gens ne se posent pas les bonnes questions, répondre évasivement à sa quête.

Survient un moment de complicité et Chérifa raconte son histoire. « Une histoire comme il y en des cents et des milles ». Sa mère, femme usée est morte lorsqu'elle avait quatre ans. Le père se remarie avec une mégère qui fait de nombreux enfants qu'elle chouchoute la négligeant. Chérifa, indépendante, râleuse, mignonne pose problème. Elle fugue souvent. La marâtre la déteste. Chérifa hait cette femme, le père ne vient pas faire tiers entre elles, il a peur de sa femme, ou ne veut pas d'histoire. Chérifa, un bon jour s'enfuit pour de bon.

Dans certaines circonstances, des mères transmettent aux enfants, filles et garçons, la haine des femmes, dans ces conditions, « le pouvoir de la mère est un pouvoir qui fait alliance avec les hommes contre les femmes. Dans de nombreuses mythologies, mais ceci est un autre travail, la jouissance féminine est reliée à quelque chose de satanique et « c'est également à cette place de réel que les femmes sont conviées » et circonscrites.

Mais l'accalmie entre les deux femmes est de courte durée. Chérifa est tout le temps de sortie, et est ouverte à toutes les rencontres. Elle va même rendre visite à Barbe Bleue, de l'autre côté de la rue. Lami apprend alors que c'est un vieux monsieur, très sympathique. Cette prise de position de sa vie par Chérifa qui bouscule ses fantasmes, la rend folle. Une grosse dispute s'ensuit, à un moment Lamia dit un mot de trop à Chérifa, qui tourne les talons et part définitivement. C'est la rupture avec ce qu'elle croyait être le prolongement d'elle.

C'est le deuxième acte : la mémoire ou la mort et en même temps le deuxième temps du procès, où se constitue le sujet : la séparation. La coupure qu'entraîne la perte de l'objet d'amour « La souvenance

est une autre façon

De vivre sa vie,

Pleinement.

Le mieux possible.

Le moins durement ».

Lamia se lance à la recherche de l'objet perdu.

Chérifa, l'enfant idéal, d'où elle se voyait dans le miroir, telle qu'elle était du temps de son adolescence- identification imaginaire. Le miroir s'est vidé, à la place surgit un mot, le mot qui a fait coupure et dont elle ne se souvient pas. Signifiant identificatoire jailli dans la surprise qui vient lui prendre conscience que « la ressemblance entre mère et fille n'est pas une ressemblance d'image, ce n'est pas un rapport entre deux semblables spéculaires, mais entre deux semblables en tant qu'habitant un corps particulier » (Sormano, 2002).

Lamia éprouve qu'elle n'est « pas toute », l'irruption de l'Autre femme est venue la confronter au manque, elle est « privée de », de ce qu'elle croyait pouvoir posséder : Chérifa, équivalent phallique, l'enfant qu'on espère recevoir du père, et elle s'éprouve alors ouverte, trouée, elle vit douloureusement la séparation. La menace n'est plus menace de castration, mais menace d'être privée d'amour. Écoutant-là : « ce que j'ai aimé, ce à quoi j'ai rêvé de toutes mes forces, ce qui m'a manqué au point de me transformer en nonne mécanique, avait par miracle pris corps en ce bout de fille instable, boudeuse et inculte. La vie est entrée en moi comme un ouragan dans une grotte ». ce ravage qui lui a donné corps, et qui prends sens. « que la vie est fade et même le malheur et même la mort, si le sens est absent. Je veux dire que sans l'amour et ses terribles épreuves, vivre est une perte de temps » (p.277).

L'acte III : la recherche du sens s'appelle vivre ou mourir.

Entre tout ce qu'elle croyait savoir et les aspirations de son être, un espace se dessine, mais pour cela il lui a fallu mourir à quelque chose, à quelque chose d'idéale, resté attaché à la mère primitive, préœdipienne toute puissante.

C'est un moment où elle cherche un sens au départ de Chérifa « évaporée à l'intérieur du pays » et au départ de Sofiane « volatilisé à l'extérieur du pays », deux sortes de disparitions dans ce pays l'Algérie.

Elle retrouve la trace de Chérifa dans un couvent chrétien. Une

sœur, sœur Anne, lui raconte l'errance tragique de sa vie. Recueillie au couvent, Chérifa a donné naissance à une petite fille qu'elle a prénommée Louiza et a demandé qu'on prévienne « maman Lamia ».

Dernier retournement pour Lamia, elle va alors être envahie enfin par le souvenir de sa mère dont elle avait si peu parlé. Mère qui leur racontait souvent l'histoire de tata Houria, histoire fascinante et terrible de cette cousine. Houria était fraîchement mariée lorsque son jeune époux partit combattre durant la deuxième guerre mondiale, ne revint pas. Houria l'attendit d'abord chez elle, au douar, puis partit librement errer dans plusieurs pays à sa recherche. Un jour, on apprit sa mort par une lettre. La mère racontait souvent cette histoire ; et, dit Lamia : « j'ai encore ses mots dans l'oreille, je les écoutais un à un, les caressais, les rageais au creux de ma mémoire, plus pour la tranquilliser que pour les entendre vraiment ». C'est maintenant que ces mots prennent sens pour elle. Une femme a toujours l'air un peu égaré, on dit souvent que les femmes sont folles.

Sa mère avait transmis à travers ces paroles de l'enfance chargées d'amour, quelque chose de l'être femme. Et, à partir de ce signifiant, Houria, dont on me dit qu'il signifie liberté, elle retrouve ce mot qui avait entraîné la coupure : « Harraga » « tu es une harraga », avait – elle dit à Chérifa. Ce mot, ce signifiant sous lequel elle va se faire représenter.

Maintenant Lamia est prête à l'étape suivante, devenir la mère symbolique de ce bébé, Louiza. « J'ai respiré très fort, l'énergie de la vie déferlait en moi ». J'étais comme un navire qui sort de son échouage prêt à reprendre le cours » (p .270).

Et à qui pense t-elle ? « A Barbe Bleue qui se félicitait derrière sa fenêtre en frétilant d'une joie de bossu, je m'étais dit à son intention : Mais oui, mon Barbe Bleue, sœur Anne a bien vu...sœur existe réellement ! Le vieil ermite mérite que je lui amène la petite Louiza ».

Le terrible Barbe Bleue du conte de Perrault qui égorgeait ses femmes s'est transformé en gentil papa possible.

Epilogue : L'histoire se termine par un long poème qui finit ainsi :

« Mon enfant
Mon amour
Mon cœur, ma vie

Comme ta mère, mafille,
Nous serons des harragas »

« Elle se sent Harraga dans le cœur ». Elle se sent enfin libre dans sa solitude.

Mais ce n'est pas le départ vers un autre pays, pour pouvoir continuer à rêver. » Là-bas tu as tout, tu n'as besoin de rien ». C'est le départ pour la vie tout court. Elle a fait le ménage dans son intérieur, elle l'a vidé de ses fantômes, elle en a fait une jolie crèche, prête à recevoir cette création : l'enfant. « A présent, j'ai un bébé à élever ». La voilà la terre promise. Ce n'est pas la disparition du manque, c'est peut-être sa prise en compte, aussi difficile soit-elle, selon les cultures, les moments de l'histoire, prise en compte qui rend le sujet responsable de sa vie, de son désir et du lien social dans lequel il va s'inscrire.

Et pour une femme accepter lorsqu'elle devient mère, qu'elle n'est pas toute puissante, c'est répondre à cette phrase de Lacan : « Aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, à celui qui n'est pas ». Il ne s'agit pas de soumission, c'est faire entendre son choix de se faire à être un objet privilégié de désir pour un homme ; c'est tout de même différent d'être l'objet du désir d'un homme, ou de se faire l'objet de ce désir. C'est un pacte symbolique qu'elle noue avec un homme. (Houria).

Une position du côté féminin pour la femme comme pour l'homme n'est pas une position de résignation ou de victime, position qui serait plutôt de l'ordre de la frustration ou de la privation, conséquence d'un refus d'assumer sa responsabilité de sujet. C'est ce vers quoi va Lamia : « C'est une nouvelle qu'il me faut improviser, et rebondir, c'est ça ».

La vie offre peu de choix : partir, rester, déménager, oublier, ressasser, se marier. Elle choisit de rester dans Alger, d'y vivre seule de participer à cette société dans laquelle elle vit, de faire avec le manque, d'y élever un enfant, lui donner sa place, et à elle aussi la possibilité de choisir.

Elle a échangé les fantasmes peuplés de fantômes de son enfance, contre ce qui soutient maintenant sa relation aux autres : Harraga.

C'est sous ce signifiant, harraga, mais avec les sens particuliers qu'elle a mis à jour pour elle, qui la relie à sa mère, à Houria, Sofiane, Barbe Bleue, qu'elle devient celle qui reste en éveil, en question, celle qui refuse les vérités toutes faites, et qui a soif de savoir.

BIBLIOGRAPHIE

- Hatat,B. (2008) Mère/fille, Mensuel École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, N°34.
 - Hopen, C.(2002) La mère peut-elle apprendre quelque chose à sa fille ?
Cahier de l'Association Lacanienne Internationale, journées mai 2002.
 - Kierkegaard S.(2006), La maladie à la mort, Paris, Fernand Nathan.
 - Lacadée Ph (2007) : L'éveil et l'exil, Éditions Cécile Defaut, Psyché.
 - Lacan J. (1996) , Écrits, Fonction et champ de la parole et du langage. Paris, Seuil.
 - Lemérier B. (1996). Quelques remarques à propos de l'errance, Carnets
École de Psychanalyse Sigmund Freud. n°11, Septembre–Octobre.
 - Lesourd S.(2009) Adolescences... rencontre du féminin, Toulouse, érès.
 - L'identification, Dictionnaire de la Psychanalyse, Larousse, sous la di- rection de Rolland Chémama, 1995.
 - Pouget-Dompmartin, Ciao bambina (2002), Cahiers de l'Association La- canienne Internationale, mai.
 - Rassial,J.J.(1996) : Le passage adolescent,Toulouse, érès.
 - Sansal B(2005):. Harraga, N.R.F., Paris,Gallimard.
 - Sormano E.'(2002), Subsister avec sa mère, Cahiers de l'Association
Lacanienne Internationale, mai.
-